

L'ENFER  
DU DÉCOR



Fabiola Richard

# L'enfer du décor

*Policier*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*« Je l'avais déjà entendu dire,  
et je pouvais désormais en témoigner :  
en vérité, les murs étroits des prisons  
ne peuvent pas tracer de limites  
aux ailes de notre imagination. »*

*Être sans destin,*  
Imre Kertesz



*À vous qui lirez ce roman...*  
*À tous ceux qui ont été, un seul*  
*jour de leur vie, privés de liberté...*





## REMERCIEMENTS

**M**erci à mes filles Magdaléna, Charlène, Alysonne, pour le temps précieux que vous m'avez laissé pour pouvoir écrire chaque jour, et pour tout ce que vous rajoutez à ma vie.

Merci à Steph, ma copine, mon double moi.

À Oriane, mon miroir.

Merci à mes parents.

Une pensée particulière pour mon ami Larose, parti bien trop tôt, tu m'as laissé la plus belle empreinte, celle du cœur... Et l'envie furieuse d'écrire !

Si je devais retenir une seule phrase pour résumer cette épopée, j'écrirais celle-ci :

« Ne laissez jamais personne détruire vos rêves »



**PREMIÈRE  
PARTIE**



*A* Monsieur le procureur de la République française.  
Merci de transmettre cette lettre à qui de droit.

Monsieur le procureur de la République,

Je suis assise sur une paille de huit centimètres d'épaisseur qui pue la mort et qui me sert de lit, posée sur une plaque de métal vieillie par le temps. Mais vous devez ignorer cette odeur, vous qui ne venez jamais dans nos locaux. Le sujet de ma lettre n'est pas de remettre en question les conditions de détentions des femmes, même si je pourrais vous raconter, dans les moindres détails, notre horreur quotidienne. L'objet de ma lettre est simple : je veux qu'il sache tout. Lors de mon procès, ils ont tous menti... Et aujourd'hui, me voilà condamnée à une longue peine.

Huit mois d'enfermement déjà...

### *Jour 1*

Comme je t'aime ! Ce matin, j'ai reçu une lettre de toi, tu es donc vivant ! Tu as survécu, je viens de comprendre que ce n'était qu'un concours de circonstances. Je viens d'apprendre que tu es devenu hémiplégique et que c'est à cause de moi. J'en ai pris pour vingt-cinq ans, peut-être un peu moins si je me tiens à car-

reau comme disent les gardiennes. Elles me gueulent dessus du matin au soir, je n'en peux plus. Quand j'ai éclaté la tête de celle qu'ils avaient mise avec moi, elles m'ont crié dessus, encore plus, m'explosant les tympans.

— Venez pas me faire chier avec vos filles, démerdez-vous pour les foutre ailleurs !

Le centre pénitentiaire a été obligé de se plier à ma demande, surtout lorsque la première codétenue a fait une dépression nerveuse pour incompatibilité de caractère. La deuxième était plus réticente, elle m'a donné du fil à retordre. Je lui ai défoncé la tête quand elle m'a regardé fixement dans les yeux en me disant : « T'es qu'une pauvre capricieuse, j'vais t'en foutre plein le cul, et tu verras qui va dégager d'ici la première ». C'était mal me connaître, elle a fini à l'hôpital du centre et moi j'ai été placée à l'isolement pendant trois semaines.

Je ne mangeais plus rien, j'ai perdu huit kilos en quinze jours. Trois semaines sans voir la lumière du jour ; à pleurer comme une gosse. À toi, je peux bien le dire, j'ai pleuré. Quand je t'ai rencontré, je parlais beaucoup mieux, je le sais, j'avais du vocabulaire, mais ici, on est forcé de rentrer dans le rang sinon on ne se fait pas respecter. Elles te boufferaient le crâne. Je n'étais pas violente non plus.

Le jour de notre rencontre, c'était à la fin de l'été, j'avais repris le travail, nous étions au mois de septembre. Je mettais encore des robes, profitant des derniers jours de soleil. Tu es arrivé à mon bureau pour déposer ton argent, plein d'argent, beaucoup d'argent. Plus tard, tu m'avoueras que cet argent « te faisait bander ». Tu es venu une fois, puis deux, puis trois, et tu m'as invité à boire un verre. Quand on s'est assis à la terrasse du bar, tu m'as dit que tu adorais me voir « me trémousser dans ma petite robe ». Me trémousser ! Je l'ai pris comme un compli-

ment et j'ai continué de porter des robes, très souvent, parce que je me trouvais belle ainsi. Toi, mon double. Un matin, tu m'as demandé de préparer une valise pour le week-end :

— Je t'emmène au vent !

— Au vent ?

— Comme dans la chanson ?

— Oui, comme dans la chanson.

On aimait cet air tous les deux tu te souviens ?

— Donne-moi au moins un indice !

— Prends ton maillot de bain !

On s'est envolé pour le Maroc, juste pour deux jours. Pour une fois, ce n'était pas derrière mon bureau de banque que je voyageais. J'étais bien loin de ces clients qui remplissaient leur livret A à foison. Comme toi ! Il n'y a qu'à voir tout l'argent tu y déposais ! C'est le fruit d'un businessman accompli, t'as du fric. Je me souviens de nos soirées frétilantes. Les rues de pavés que nous avons traversées maintes et maintes fois pour aller manger dans ce petit restaurant chinois. Le beau couple que nous formions ! Tu prenais toujours des nems aux crevettes et moi des rouleaux de printemps. Cette ambiance feutrée sous fond de musique chinoise me ravit encore le cœur quand j'y pense. Quel gâchis ! N'est-ce pas ? Je m'oblige à me souvenir de tout chaque jour parce que j'ai peur d'oublier ce qu'était ma vie d'avant. J'ai peur !

Là, depuis ma cellule j'entends ces femmes hurler. Le soleil est à peine levé que déjà, les bruits stridents te percent les oreilles. Ma voisine frappe sur ses barreaux tous les jours, je suppose qu'elle utilise un bout de métal, à moins que ce ne soit qu'un simple crayon. Ici, tout résonne, le son est démultiplié, c'est une cage de résonance aiguë. Je m'oblige à t'écrire en français soutenu, mais en vérité, je vais finir par perdre mes mots.